

Madame Simone
Marie-Sarah Messier

Madame Simone se réveilla. Elle avait les cheveux tout décoiffés et un peu bavé sur l'oreiller. Elle ferma et ouvrit les yeux pour s'habituer à la lumière du soleil qui rentrait dans la chambre. Les yeux fermés, les yeux ouverts et la grosse tache verte sur elle se révèle être une couette. Les yeux fermés, les yeux ouverts et les pixels au mur deviennent la photo d'un couple. Le gros halo lumineux, lui, cachait en fait un jardin ensoleillé. « C'est beau ! », pensa-t-elle. Les murs de la chambre peints en vert, un fauteuil en velours vert, un pot de fleurs vert et une commode, elle aussi peinte en vert. Madame Simone était contente : Madame Simone aimait beaucoup le vert. Elle se redressa péniblement, le poids d'un je-ne-sais-quoi sur les épaules. Au pied du lit, une paire de pantoufles en moumoute, vertes elles aussi. Madame Simone se dit qu'elles avaient l'air vraiment très confortables. Elle avança doucement ses pieds dedans et sourit. Les pantoufles étaient au moins aussi confortables qu'elle l'avait espéré. Elle resta quelques instants comme ça, à regarder au loin. Puis elle sursauta. Aujourd'hui était un jour important, c'était sûr. Mais ce dont elle était moins sûre, c'était : pourquoi.

Madame Simone rangea cette question dans le tiroir « à élucider plus tard » de sa tête et se leva. *Spouch, spouch, spouch* faisaient ses pantoufles à chaque pas. Elle aimait bien le bruit, même si ce n'était pas là le paroxysme de la discrétion. *Spouch, spouch, spouch* et elle entra dans la salle de bains qu'elle trouva sur la gauche. Après avoir cherché à tâtons l'interrupteur, elle appuya dessus et aperçut un miroir. Elle passa ses mains dans ses cheveux décoiffés (ce qui ne les recoiffa pas du tout) avant de descendre ses mains sur ses joues. Des rides là, là, là... Là, et puis là aussi. Madame Simone fut un peu surprise, mais elle concéda cependant que la personne qu'elle voyait dans le miroir n'était autre qu'elle-même. Avec toutes ces rides, elle se faisait penser à une sorte de chou frisé. Mais ce n'était pas laid, non, pensa-t-elle. Non, ce n'était pas laid. À bien s'y regarder, elle se trouvait jolie, même. Un visage peut-être un peu plus comme une feuille d'épinard en fait. C'était comme des rides à force d'avoir trop ri, des rides à force d'être heureuse. Des rides d'épinard heureux. Madame Simone se sourit, satisfaite d'être un épinard heureux, ce qui creusa ses rides encore plus. Elle se passa de l'eau sur le visage,

accrocha machinalement les boucles d'oreilles vertes posées à côté du lavabo et sortit de la salle de bains. *Spouch, spouch, spouch.*

Le couloir dans lequel elle se trouvait lui parut très beau. L'ombre des arbres dehors qui se balancent sur la tapisserie verte, un courant d'air qui caresse sa peau et un petit ficus sur le côté. Même si elle ne savait trop ce qu'elle faisait là, elle aimait déjà beaucoup cet endroit. Elle décida d'aller tout droit, faute d'autre option, alors elle avança pas à pas tout droit. Une grande pièce. Il lui semblait qu'elle était déjà venue ici... mais elle n'était plus très sûre. Ce qui était sûr en revanche, c'est que c'était une cuisine et que dans cette cuisine il y avait quelqu'un. *Spouch, spouch, spouch.* « Ah, mais je ne sais pas qui c'est celui-là, moi ! » répondit Madame Simone à ses chaussons. L'homme se retourna et lui sourit. Avait-elle parlé à voix haute ?

« Tiens, assieds-toi donc. »

Madame Simone lui aurait bien rétorqué qu'elle n'avait pas à lui obéir, qu'elle était une femme libre et qu'elle n'avait aucune envie de s'asseoir pour ensuite devoir passer dix minutes à essayer de se relever péniblement, mais non seulement il avait préparé un petit déjeuner des plus alléchants, et surtout le regard de l'homme l'était tout autant. Madame Simone s'assit lentement. Elle le trouvait très beau. Non, pas très beau. « Très très très très beau. » L'homme se tourna vers la bouilloire comme pour cacher un sourire. Elle balada son regard : bien bâti, les épaules aussi larges que sa bedaine était épaisse (soit : pas beaucoup), une calvitie ayant pris racine sur quasiment tout son crâne, un joli goût de pantalon en velours vert émeraude, des fesses aussi peu rondes que mignonnes... Madame Simone rougit et l'homme posa une tasse de thé chaud sur la table. Il s'assit à côté d'elle. Tandis qu'elle le fixait avec des yeux ronds comme des grumeaux de pâte à crêpe, il lui demanda :

« Tu ne manges pas, ma chérie ?

“Ma chérie ?”

– Ma chérie ? » demanda-t-elle.

L'homme rit et l'embrassa tendrement sur le front. « Comment ose-t-il... ? » Il sentait le sapin et le thé. Elle sursauta, et sa tasse avec elle.

« Victor ! » s'étonna-t-elle.

Comment avait-elle pu oublier son propre mari ? Son visage à lui s'était illuminé. Il lui demanda :

« Est-ce que tu sais pourquoi c'est un jour important, aujourd'hui ?

– Oh oui, je sais ! C'est un jour très important, aujourd'hui ! »

Elle chercha dans sa mémoire pourquoi et, ne trouvant aucune réponse, elle se contenta de boire son thé. Victor se leva, roula une grosse cigarette qui sentait les plantes, l'alluma, et se rassit. Il caressait doucement la main de sa femme, une larme au fond des yeux.

Madame Simone ne se lassait pas de regarder Victor aller ici et là dans la maison. Oui, oui, son dos était quelque peu voûté et sa souplesse égale à celle d'un pot en terre cuite. Mais il dégageait quelque chose de beau. Il avait aussi des petites taches un peu partout sur la peau. Elle trouvait qu'il ressemblait à une coccinelle.

« Tu ressembles à une coccinelle.

– Tiens, tu viens m'aider en bas ? On va installer la maison pour les oiseaux », répondit-il en souriant.

Madame Simone enfila une robe de chambre couleur vert feuille. Madame Simone aimait beaucoup le vert. Mais Victor la disputa de vouloir sortir aussi peu couverte. Alors elle échangea, en grommelant, sa robe de chambre couleur feuille pour un manteau couleur bouteille. Elle suivit son mari et descendit les escaliers. En entrant dans le sous-sol de la maison, elle fut impressionnée : tout était beau, bien rangé et sentait le bois fraîchement poncé. Sur sa gauche était entreposé tout un tas de légumes du jardin. Potimarrons, butternuts, courges, ail, courgettes... Elle ne put s'empêcher d'être un peu rassurée : pas qu'elle croyait aux légendes de vampires, non, non... Mais, au cas où, ils avaient de l'ail. Juste au cas où. Elle passa sa main sur des courges gigantesques. Derrière elles, plusieurs cartons entassés. Madame Simone lut des prénoms écrits dessus, des prénoms qui ne lui disaient rien. Parfois, ils étaient accompagnés de brefs descriptifs, tels que : « Livres », « Vêtements + Papiers banque » ou encore « Jouets (adultes) ». Elle pouffa, rougit légèrement et détourna les yeux. L'atelier était très organisé, tout plein d'outils et, au milieu, une mangeoire pour oiseaux trônait fièrement. La mangeoire était digne d'un temple romain, au moins. « Wouhaaaaaaaaa ! » pensa-t-elle.

« Tu aimes ? répondit son mari. J'ai installé un toit plus grand pour que la pluie ne vienne pas mouiller les graines. Bon, s'il pleut à l'horizontale, ce sera forcément mouillé hein... Mais je me suis dit que de toute façon les oiseaux ne vont pas venir manger s'il pleut à l'horizontale, hein ? Donc ça aura sûrement le temps de sécher avant qu'ils ne reviennent... Qu'est-ce que t'en penses ? »

Madame Simone ne répondit rien, et se contenta de fixer la mangeoire. Elle était impressionnée. Puis, elle fronça les sourcils. Combien de temps avait-il pu passer à confectionner tout ça ? Parce que, elle, elle ne l'avait pas du tout vu faire. Après quelques secondes de silence, son mari enchaîna :

« Tiens, tu pourrais aller me chercher les graines en haut ? Tu te souviens où elles sont, les graines pour les oiseaux ? »

Les yeux de Madame Simone s'illuminèrent. Elle fit volte-face, ravie de la mission qui lui était confiée et partit en gazouillant joyeusement « Oui, oui, je me souviens ! Je me souviens ! Oui, oui... ». Cinq minutes plus tard, elle avait réussi à monter les escaliers qui menaient à l'étage. Victor, lui, fumait. Son regard était posé sur quelque chose au loin, plus loin encore que les dizaines de maisons pour oiseaux qui peuplaient les arbres au fond du jardin. Comme sa femme était trop loin pour l'entendre (ou devenue trop sourde), il explosa en sanglots.

Une fois arrivée dans le salon, Madame Simone regarda autour d'elle. Sur son front se dessinaient des rides de concentration intense. Mais, non, rien à faire : elle tourna sur elle-même, regarda à droite, à gauche, ouvrit la porte, ferma la porte, posa ses poings sur ses hanches... Rien à faire, elle ne se souvenait plus de pourquoi elle était venue ici. Elle fouilla encore quelques minutes dans sa tête, mais elle n'y trouva qu'un immense point d'interrogation. Elle s'octroya alors le droit de s'asseoir un peu dans le fauteuil du salon. Il était beau : il était vert. Sa paume ridée se promena sur l'accoudoir et le trouva fort doux. Elle se demanda d'où il pouvait bien venir, ce fauteuil. L'avaient-ils depuis longtemps ? Où l'avaient-ils trouvé ? Peut-être qu'il avait une histoire particulière, ce fauteuil. Elle chercha dans sa mémoire, essayant de faire remonter des souvenirs à la surface. Mais ils restèrent trop enfouis, inaccessibles, perdus dans un tiroir « oups, désolé, oublié » de sa vieille tête. Madame Simone s'en voulait de ne pas réussir à rattraper ce qui y tombait. Elle commença à sentir une vague de tristesse l'envahir, quand elle se souvint soudain : aujourd'hui était un jour important, c'était sûr. Mais ce dont Madame Simone était moins sûre, c'était : pourquoi. Elle sentit quelque chose sur sa joue, et trouva une larme, surprise. Avait-elle pleuré ? Madame Simone secoua la tête. Aujourd'hui était un jour important. Très important. Comme... Comme un rendez-vous qu'elle attendait depuis longtemps. Cette pensée fut balayée soudainement par la porte qui s'ouvrait :

« Chérie, tu as trouvé les graines ou pas ? demanda Victor.

“Ah oui ! Les graines.”

– Euh, il n'y en avait plus, mentit-elle.

– Ah. Bon, je vais en racheter alors. Tu m’attends là ? »

Elle hocha la tête très vigoureusement, entendit son cou craquer, arrêta de hocher la tête très vigoureusement. Elle écouta le bruit des pneus qui s’éloignent et s’endormit sur le fauteuil.

Madame Simone se trouvait en plein milieu de la cuisine, sans savoir pourquoi elle était venue ici. L’horloge indiquait 15 h. Elle se gratta les tempes comme pour actionner ses méninges. Oui, elle se souvenait vaguement d’avoir déjeuné avec son mari. D’autant plus que son palais lui soufflait à l’oreille que ce fut fort bon. Comme une histoire de ratatouille au basilic, avec beaucoup d’ail. Elle se souvenait d’avoir installé quelque chose au fond du jardin aussi, oui. Et puis... Bah c’était tout. Elle regarda autour d’elle : à droite, à gauche, devant... Rien. Rien qui ne lui indiquait ce qui l’avait poussée à venir ici. Elle haussa les épaules et décida de cuisiner. « C’est toujours l’heure de cuisiner », pensa-t-elle, d’accord avec elle-même. Mais si Madame Simone aimait cuisiner, elle n’aimait en revanche pas suivre des recettes.

Elle prit des ingrédients un peu au hasard avec ce qui lui tombait sous la main. Comme une sorcière devant son chaudron magique, elle chantonait : « un peu de ci, un peu de ça... » et elle posait tout sur le plan de travail. Il y avait finalement du chocolat, du beurre, des œufs, de la farine, du sucre, de la levure, des poires, des noisettes, une orange, des herbes qui poussaient dans le jardin et beaucoup, beaucoup de gousses d’ail. « Un gâteau alors ! », pensa-t-elle, en poussant une ou deux gousses d’ail de côté.

« Oui, bonne idée ! » répondit son mari.

Elle se retourna, surprise. Victor la regardait avec tendresse, elle le regardait comme il y a cinquante ans. Madame Simone réussit finalement à se détourner de ces yeux charmeurs et retourna s’occuper de ses oignons. Ou de son gâteau, plutôt.

Quelques minutes plus tard, Madame Simone était devant un moule rempli d’une pâte brune dont quelques grumeaux émergeaient encore. Elle ferma et ouvrit ses yeux plusieurs fois pour essayer de se souvenir. Qu’est-ce qu’elle avait mis dedans, déjà ? Mhm... Elle pouffa malgré elle. « Ce sera une surprise ! » Un petit rire émergea dans son dos. Madame Simone l’ignora, ou peut-être qu’elle ne l’entendit pas. La seule chose dont Madame Simone était sûre, c’est qu’elle avait fait fondre au moins le beurre et deux spatules.

Alors qu’elle touillait la pâte aussi vigoureusement que ses muscles vieillissants le lui permettaient (soit pas très vigoureusement), elle s’arrêta. Au mur de la cuisine était accrochée

une photo. Elle fronça les yeux. Elle y voyait... Mhm, elle y voyait une jeune fille. Une jeune fille, la vingtaine d'années, qui éclate de rire. Madame Simone se dit que, même si elle ne mettrait pas sa main à couper que cette personne était sa fille, elle y mettrait en revanche peut-être deux ou trois doigts. C'est déjà beaucoup, deux ou trois doigts à couper... Madame Simone avait l'impression de l'aimer très fort, cette jeune fille. « Non, très très très très fort. » Ses yeux s'ouvrirent alors en grand et le bol manqua de lui échapper des mains. « Mais oui, c'est ça ! » Madame Simone hocha la tête. Si aujourd'hui était un jour important, c'était parce qu'ils allaient s'appeler avec leur fille, mais oui ! Ce soir, ils s'appelleraient.

En versant la pâte dans un moule préalablement (très) généreusement beurré, Madame Simone fit l'inventaire des questions qu'elle voulait poser à sa fille. « Comment vas-tu ? », « Est-ce que tu manges bien ? », « Est-ce que tu dors bien ? ». Mais aussi : « Qu'est-ce que tu fais en ce moment ? », « Est-ce que t'es heureuse ? » ou encore « Quand est-ce que tu reviens nous voir ? ». Les rides de Madame Simone s'étaient confortablement installées sur son visage : un très bel épinard heureux.

Quelques secondes plus tard, les questions qu'avait listées Madame Simone furent balayées de sa mémoire, comme des feuilles d'automne par le vent. Restaient le vide, sinon la certitude de reparler à sa fille d'ici quelques heures. Et une odeur bizarre, aussi. Comme une odeur de cannabis.

Elle mit le gâteau au four. « Un peu longtemps mais pas trop longtemps » était vraisemblablement le temps de cuisson recommandé. Toutes les cinq minutes, Madame Simone ouvrait le four et piquait le gâteau du bout de son couteau. « Pas encore cuit ! » lançait-elle alors gaiement avant de reposer le couteau, de faire le tour de la table en dodelinant et de s'échouer sur le fauteuil du salon. Le fauteuil était beau : il était vert. Puis Madame Simone se relevait, marchait vers le four, prenait le couteau, ouvrait le four, piquait le gâteau, et ainsi de suite. Le gâteau finit par être, certes, constellé de petits trous de couteau, mais aussi parfaitement cuit. Madame Simone le sortit du four et Victor en prit un morceau qu'il lança à la hâte dans sa bouche. Il se brûla les doigts et la langue et s'exclama la bouche pleine :

« Oh, ch'est bon ! Dis, ch'est une nouvelle recette ? »

– Oui ! » lui répondit-elle, fière.

Il la regarda quelques secondes, un sourire dans les yeux et des miettes de gâteau sur les doigts. Ce n'était pas une nouvelle recette, il le savait. Mais elle était si heureuse de répondre que, chaque jour, il le lui demandait.

Madame Simone réalisa qu'elle était immobile depuis un temps indéterminé, debout, dans le jardin, à fixer un point au loin. L'air commençait à être frais, le soleil bas et ses cheveux gris lui chatouillaient la nuque. Madame Simone avait froid aux pieds. En baissant les yeux, elle les vit nus, là, dans l'herbe mouillée. Elle les fit gigoter dans la terre fraîche. « Oh, des petits vers de terre ! » Elle laissa échapper un petit rire et un craquement d'os, avant de se diriger vers la chaleur de la maison. La maison sentait bon. Victor ronflait sur le canapé.

Elle trouva ses pantoufles au milieu du salon et les enfila pour réchauffer ses pieds glacés. *Spouch, spouch, spouch*, et elle se trouva dans la cuisine. Elle prit quelques secondes avant de réussir à s'asseoir sur une chaise. Elle souffla, satisfaite. Puis Madame Simone décida qu'il était l'heure de boire une tisane. Elle prit quelques secondes avant de réussir à se relever de la chaise, mit de l'eau à bouillir et prit une tasse posée à côté de l'évier. « Elle est belle, cette tasse, elle est verte. » Une fois l'eau suffisamment chaude, Madame Simone la versa dans la tasse. Il lui fallut quelques secondes pour réussir à se rasseoir, puis elle prit sa tasse dans sa vieille main, satisfaite. Soudain, elle ouvrit de grands yeux déçus : elle avait complètement oublié de mettre quoi que ce soit à infuser dans son eau, si bien que ce n'était qu'une eau chaude dans une belle tasse verte. Elle hésita un instant à se relever, mais elle haussa les épaules. Madame Simone but doucement son eau chaude aromatisée à rien.

Elle resta encore longtemps sur sa chaise, jusqu'à ce qu'il soit l'heure. Elle n'avait pas oublié et elle ne pouvait s'empêcher de gonfler un peu le torse de fierté : non, non, cette fois elle n'avait pas oublié. Sa fille allait l'appeler bientôt. Elle se leva le plus doucement possible afin de ne pas réveiller Victor. Elle marcha jusqu'au couloir pour y récupérer le combiné de téléphone. *Spouch, spouch, spouch*. « Chuuuuut ! », chuchota-t-elle à ses chaussons. Le combiné en main, Madame Simone se rassit péniblement sur la chaise. Elle serra le téléphone très fort. Sa fille allait l'appeler d'une minute à l'autre. Elle ressemblait, avec toutes les rides de son visage, à un petit épinard heureux.

Quand Victor se réveilla de sa sieste (très) tardive, Madame Simone s'était métamorphosée en épinard triste. Il alla la voir et posa sa main ridée sur les os saillants de son épaule. Elle était glacée. Il lui fit relever doucement sa tête décoiffée vers lui, les yeux inondés

de larmes. On voyait des sillons sur les rides de ses joues, et sa lèvre qui tremblait. Victor serra l'épaule de sa femme plus fort.

« Elle... elle n'a pas... »

Il la serra très fort.

Madame Simone avait essayé de l'appeler, sa fille. Une première fois, elle l'avait appelée. C'était dix minutes après l'heure prévue. Bip, bip, bip, mais pas de réponse. Elle était surprise. Alors elle l'a rappelée une deuxième fois, sa fille. Pas de réponse. Puis une troisième, puis une quatrième, et ainsi de suite. Toujours pas de réponse. Elle l'aurait appelée jusqu'au bout de la nuit s'il l'avait fallu. En fait, elle l'aurait appelée jusqu'au bout de la nuit si elle avait pu. Elle avait commencé à trembler, à avoir peur. Pourquoi ne répondait-elle pas, sa fille ? Lui était-il arrivé quelque chose ? Elle était pourtant toujours à l'heure d'habitude. Et s'il lui était arrivé un accident ? Et si elle s'était fait enlever ? Ne faudrait-il pas appeler la police immédiatement, avant qu'il ne soit trop tard ? Bip, bip, bip, mais pas de réponse. Plus les questions fusaient dans la tête de Madame Simone, plus la sonnerie lui tranchait le crâne. Elle ne savait plus très bien si les « bip » qu'elle entendait venaient du téléphone, de son cœur à elle, ou bien d'un électrocardiogramme au loin. Alors elle appelait, encore et encore, comme pour être sûre que le cœur ne s'arrête pas, qu'il continue de battre, encore et encore. Elle avait appelé, encore et encore, juste dans le doute.

Quand il la retrouva, Victor la serra longtemps dans ses bras, comme une enfant après un vilain bobo. Au début, elle ne comprit pas qu'il lui parlait. Après, elle ne comprit pas ce qu'il lui disait. Ensuite, elle ne comprit pas ce que cela voulait dire. C'était comme si les mots n'étaient pas compatibles, issus d'un mauvais puzzle. Non, Madame Simone ne visualisait pas comment « notre fille », « il y a de ça dix ans », « accident » et « ne reviendra pas » pouvaient cohabiter au sein d'une même phrase. Il dut lui répéter plusieurs fois. Elle essaya de la ranger dans le tiroir « Comprendre », « Concevoir » ou « Imaginer » de sa vieille tête, mais il n'y avait rien à faire, l'information ne rentrait pas. Madame Simone commençait à sérieusement paniquer, son cœur battait trop fort et ses poumons n'aspiraient plus assez d'air. Elle suffoquait, avait l'impression de se noyer. Alors quand elle trouva enfin un tiroir dans lequel cela rentrait, elle n'hésita pas. Elle laissa tomber l'information trop lourde dans le premier tiroir, celui des « Oubliettes ». Son cœur se libéra soudain d'un poids, elle respirait mieux.

Son mari, telle une éponge, accueillait ses larmes. Il la berça longuement, tout doucement. Madame Simone sentait la terre, le miel et la tristesse. Il la serra fort, fort, fort,

jusqu'à ce qu'il entende un craquement sourd provenant de son dos, et il arrêta de la serrer aussi fort, fort, fort. Il lui proposa d'aller se mettre en pyjama, de se brosser les dents, et de lui raconter « une super histoire ». Madame Simone hocha de la tête très vigoureusement, entendit son cou craquer et arrêta de hocher la tête très vigoureusement. Elle s'essuya les joues et pressa sa main sur celle de Victor.

Madame Simone eut le droit à un dîner au lit et à une histoire, ce qui lui plut beaucoup. Ce qui lui plut surtout, au-delà de la bonne soupe et du joli plateau sur lequel était posé le bol, c'étaient les yeux de Victor qui la regardaient. Un instant, elle aurait juré que c'étaient ceux de sa fille. « Mais non c'est Victor, tête de linotte ! », pensa-t-elle. Madame Simone aimait beaucoup le vert.

Après avoir débarrassé le dîner et lavé la vaisselle, Victor rejoignit sa femme dans leur lit. Il aurait bien aimé discuter avec elle de l'horrible bruit de ses pantoufles, un vieux *spouch, spouch, spouch* insupportable. Il aurait aussi bien aimé qu'elle se souvienne qu'aujourd'hui, c'était leur anniversaire de mariage. Par-dessous tout, il aurait aimé lui proposer de faire un *space cake* suffisamment fort pour qu'ils ne se réveillent plus jamais, ensemble. Mais c'était déjà trop tard : outre les ronflements sonores qui s'échappaient de sa gorge, Madame Simone s'était endormie comme un bébé.

Le lendemain, Madame Simone se réveilla. Elle avait les cheveux tout décoiffés et un peu bavé sur l'oreiller.

Marie-Sarah Messier, 22 ans, France

Tout en étudiant les *Contes* de Perrault, Marie-Sarah s'est installée au Québec pour suivre plus de cours de création littéraire. À terme, elle aimerait vivre dans un endroit un peu perdu au Canada, en alternant entre tatouer des gens, écouter des concerts et écrire des histoires. Parmi ses auteur-es préféré-es figurent Tanguy Viel, Navie, Kyan Khojandi et Navo, MPL, Panayotis Pascot, Orelsan ou encore Romain Gary.

Marie-Sarah a été parrainée
par Dominique Fabre.